

clairait ou devenait sérieux en lisant la missive. Elle reconnaissait bien la Margaret, avec son enjurement, sa poésie, sa tristesse. Nature exquise, cœur originale et fantasque peut-être aux yeux de ceux qui jugent à la surface ; mais, elle, Germaine, connaissait le fond de cette âme, et savait qu'on y trouvait l'or sans alliage.

Avec un sourire elle replia la missive ; mais bientôt elle devint perplexe. Accédait-elle au désir de son amie ? Elle la savait très entourée ; elle savait aussi que partout où apparaissait miss Mac-Bayle s'organisaient des danses et des fêtes, et la perspective de revoir le monde lui était extrêmement pénible. Et pourtant, comme Margaret la priait avec grâce ! affectueusement !...

Le jour tombait peu à peu, et Germaine songeait toujours. Elle était venue s'accouder sur la balustrade de son petit balcon, elle regardait le couchant empourprer les tours de Notre-Dame, quelques hirondelles volaient encore à l'entour des corniches, se hâtant de regagner leur gîte.

— Germaine, dit anxieusement Sûzel, tout en rangeant, sur une table ronde, leur frugal repas, cette lettre de miss Mac-Bayle semble te rendre soucieuse... Contient-elle quelque mauvaise nouvelle ?...

— Non, non, maman, répondit vivement Mlle Hermel, écoute plutôt.

Aux rayons de la lampe, maintenant allumée, d'une voix émue, elle se mit à lire la missive, et Sûzel écoutait pensive. La poésie de cette lettre, en passant sur les lèvres de sa fille, la charmait. De plus, qu'elle était reconnaissante à la riche Ecossaise d'aimer toujours Germaine !

— Tu ne peux refuser, dit-elle, dès que fut achevée la lecture. Ce voyage en Bretagne te fera grand bien ; car tu es fatiguée, ma chère fille. Tu donnes tant d'heures à ce dernier tableau ! Crois-moi, contente ton cœur et ta fantaisie ; va voir ton amie, et aussi ce pays des Bretons que l'on dit si beau. Dès demain, je te conduirai à Saint-Michel-en-Grève ; puis, aussitôt, je viendrai me remettre au travail.

Les joues de Germaine se teintèrent d'incarnat.

— Te remettre au travail ! s'écria-t-elle, avec une intonation de reproche. Tu resteras près de moi.

Le visage de Sûzel devint d'un rouge ardent.

— Je ne suis qu'une pauvre ouvrière, balbutia-t-elle, et ma place n'est pas près de ta riche amie. Prends des vacances, ma Germaine, et baisse-moi devant mes coutures. Je te ferai de si jolies toilettes ! je te les enverrai là-bas ; je veux que tu sois la mieux mise ; que tu plaises à tous...

La jeune fille l'attira vers elle avec une sorte de violence.

— Embrasse-moi, dit-elle.

Et comme Sûzel la pressait contre sa poitrine en la couvrant de baisers :

— Maman, reprit-elle, d'un accent plein d'énergie, partout où j'irai tu viendras. Ceux qui t'aimeront, je les aimerai ; mais, si quelqu'un avait l'âme assez basse pour dédaigner ta modeste situation, aussitôt je me détournerais de lui. Nous irons en Bretagne, non sur le *White-Swan*, au milieu des plaisirs, mais dans une chaumière que nous louerons, tout près de la plage. Là, nous vivrons loin du monde, travaillant, nous aimant, respirant l'air pur, et jouissant avec bonheur des visites de Margaret.

Germaine eut un sourire à la pensée de son ami.

— Pauvre chère Margaret ! je la vois d'ici, allant, dans notre logis, feuilletant mes albums, pressant ses questions, emplissant la

chambre de son rire ; parfois devenant sérieuse ; puis, soudain, perdant la raison, et nous disant mille folies ; mais, dans sa mélancolie comme dans sa gaieté, toujours bonne, toujours charmante. En un mot, l'œuvre la plus fidèle, la plus parfaite qui se puisse rencontrer.

En parlant ainsi, Mlle Hermel avait pris une plume, et, traçant sur le papier satiné des lettres fines, élégantes, comme la main qui les formait, elle répondit à miss Mac-Bayle :

“ Paris, 12 juillet.

“ Chère Margaret,

“ Tu me dis : Viens. J'arrive ; mais tu sais comme ta Germaine est devenue sérieuse, sauvage, amie de la solitude. Le travail me serait-il possible sur ton yacht ? sur ce joli navire, où l'on danse tous les jours ? Je dois donner à mes peintures le meilleur de moi-même, produire, fournir toujours. Si ma mère travaille pour sa fille, je veux aussi travailler pour ma mère. C'est entre nous une lutte de courage. Mon hiver m'a fatiguée, et l'air salin me ranimera. Puis, ton musée me tente. Quelles inspirations j'y puiserai !

“ Trouve-moi donc, chère Margaret, quelque rustique chaumière, cachée dans la verdure. Ne t'inquiète en rien de sa simplicité. Je m'y plairai toujours si, de son seuil, je vois un pan du ciel et un coin de l'Océan.

“ Il me tarde d'être près de toi. Dès que tu m'annonceras la découverte du logis, je prendrai le train de Bretagne.

“ En attendant, que la vie te soit douce, l'air embaumé, les vagues amies ! Que les pauvres te bénissent du seuil de leur chaumières ! Que Dieu te garde ! Qu'il te donne toujours la paix et le bonheur !

“ Et puis encore, Margaret, ... si ton prince Charmant est celui que la Providence te destine, qu'il t'aime, car être aimée est doux ; mais surtout, aime le, car aimer, il me semble, doit être le vrai bonheur.

“ A toi pour la vie.

“ GERMAINE.”

“ J'ai trouvé, répondait, dès le courrier suivant, miss Mac-Bayle. Une vieille Bretonne, Marie-Jeanne Madec, te cède sa petite demeure. Ton logis est coquet : un nid dans les dunes. De grands iris bleus poussent sur la toiture de chaume. Une vigne, se mêlant à des touffes de roses, encadre l'unique fenêtre. A l'intérieur, des meubles de chêne antiques et luisants. Devant le seuil, un banc de pierre d'où l'on découvre la mer immense et le *White-Swan* qui saluera, de son éternel balancement, l'habitante du rustique ermitage. Je t'apercevrai par le sabord de ma cabine, et, chaque matin, je t'enverrai un amical bonjour. Nous échangerons des signaux.

“ Viens donc, je te le redis encore, et crois à ma tendre affection.

“ MARGARET.”

Le lendemain, dès la pointe du jour, Germaine et sa mère prenaient le train de Bretagne, et avançaient sur le long chemin à travers la rosée des bois et l'aurore naissante.

VIII

Si le mouvement est synonyme du bonheur, on peut dire que les habitants du Roscoat nageaient en pleine allégresse. Songeant toujours à rapprocher son petit-fils de miss Mac-Bayle, M. Noël Richebrac avait lancé, de toutes parts, bon nombre d'invitations pour les fêtes qu'il donnerait dans son do-

maine ; et de toutes parts on avait répondu à l'appel.

On a souvent parlé de la chasse à l'héritière. L'héritier n'est pas moins convoité, et les mères chasseresses se tenaient à l'affût avec une patience qui aurait dû toucher le fier et rigide Breton.

Toutes celles du voisinage étaient à leur poste sous les armes.

Lannion avait fourni une vicomtesse à nez d'aigle, ornée d'une fille un peu revêché, mais dont les titres de noblesse étaient incontestables.

Tréguier, trois sœurs longues, anguleuses, qu'on eût pu surnommer les fasciaux.

Morlaix, la veuve d'un industriel, couverte de bijoux et de vêtements aux couleurs éclatantes. Elle offrait aux admirations de Gaston deux timides violettes : Marie-Juliette et Juliette-Marie Berthier, sœurs jumelles, blondes comme les blés, rougissantes comme les cerises ; mais dont les yeux, de la nuance des bleuets, n'avaient pas, il faut l'avouer, une expression de vive intelligence.

Une jeune veuve, Mme Hélène de la Tour-du-Bois, avait, en faveur du marquis de Trémeur, pris le rôle d'une Diane chasserresse. Elle s'était présentée seule, vaillamment, crânement, avec des toilettes d'un pur parisien, des cheveux frangés sur le front, des ombrelles en kiosque chinois, des bottines mordorées, dessinant à ravir son pied charmant. De plus, Hélène de la Tour-du-Bois avait composé, sous le voile du pseudonyme, quelques poésies, que ses amis avaient le goût de trouver exquises, et qu'elle aimait à réciter en trahissant son incognito par un modeste sourire.

Cette muse, par sa grâce câline, cherchait à conquérir les sympathies du nabab.

Quant à Luco, en voyant tout ce monde empressé à plaire, il jubilait et suggérait à son maître une foule de combinaisons matrimoniales.

— Soyez sans crainte, disait-il, pour notre zenne marquis, il ne manquera jamais de candidates au mariage. Est-ce zoli, cé sassedé croissé dé dames que nous avons ici ! Toutes les beautés sé donnent rendez-vous au Roucouat. On dirait une sasse à courre. Hallali ! Hallali ! Lé nouble cerf, il séra bientôt aux abois, et tombera dans les lacs d'or et dé soie qué sait tisser l'amour.

Toutes les nombreuses chambres du château avaient leurs hôtes. Le pavillon du Sud appartenait au sexe féminin ; le pavillon du Nord était réservé au sexe masculin. Dans l'antique salle à manger on servait des mets de choix. Toutes les jardinières du salon étaient fleuries. Fleurs et repas ne sont-ce pas les formes de l'hospitalité parfaite ? Du reste, pas une maîtresse de maison n'aurait pu rivaliser d'amabilité indulgente avec l'aïeule de Gaston.

M. Richebrac exultait de joie. Ne pouvant se maigrir, il avait su tirer le meilleur parti possible de sa large envergure.

Un drap des plus fins recouvrait ses épaules ; sur sa poitrine bombée s'étalait un gilet blanc, et sur sa cravate scintillait une épinglette faite d'un gros diamant. Son prestige de millionnaire aidant, on peut dire qu'il était majestueux. Son visage, frais rasé, s'animait dès qu'il parlait aux dames ; et, pour ces messieurs, il avait de fortes poignées de main, invitant à la confiance. Il se multipliait, demandant sans cesse à la marquise :

— Que ferons-nous ce matin ? Que ferons-nous cette après-midi ? Que ferons-nous ce soir ?

Et l'on partait dans la berline, ainsi que dans les nombreux équipages fournis par le